

RETRAITE DE MOSCOU. — PASSAGE DE LA BÉRÉZINA.

Par M. THIERS.

C'est le 25 novembre 1812 au matin que le vieux et vénérable général du génie Eblé arriva sur le bord de la Bérézina, à Studianka, avec 400 pontonniers seulement pour construire à la hâte deux ponts sur la rivière. L'établissement de ces deux ponts était le seul espoir de salut de l'armée, qui, sans eux, tombait tout entière aux mains de l'ennemi ou était précipitée à coups de canon dans les flots.

Ici nous laissons parler M. Thiers :

« Le général Eblé parla à ses hommes, qui avaient marché les deux jours et les deux nuits précédentes, leur dit que le sort de l'armée était entre leurs mains, leur communiqua ses nobles sentiments et en obtint la promesse du dévouement le plus absolu. Il fallait, par un froid qui était tout à coup redevenu des plus vifs, travailler dans l'eau toute la nuit et toute la journée du lendemain, au milieu d'énormes glaçons, peut-être sous les boulets de l'ennemi, sans une heure de repos, en prenant à peine le temps d'avaler au lieu de pain, de viande et d'eau-de-vie, un peu de bouillie sans sel. C'était à ce prix que l'armée pouvait être sauvée. Tous ces pontonniers le promirent à leur général... »

« N'ayant ni le temps d'abattre des bois, ni celui de les débiter, on alla au malheureux village de Studianka; on en démolit les maisons; on en retira les bois qui semblaient propres

à l'établissement d'un pont; on forgea les fers nécessaires pour les lier, et avec les uns et les autres on construisit une suite de chevalets. A la pointe du jour du 26, on fut prêt à plonger ces chevalets dans l'eau de la Bérézina... »

« Le projet était de jeter deux ponts à cent toises de distance, l'un pour les voitures, l'autre pour les piétons et les cavaliers. Cent pontonniers étaient entrés dans l'eau et avaient commencé à fixer les chevalets. L'eau gelait, et il se formait autour de leurs épaules, de leurs bras, de leurs jambes, des glaçons qui s'attachant aux chairs, causaient de vives douleurs. Ils souffraient sans se plaindre... »

Enfin, après des efforts inouïs, les ponts furent construits, et l'artillerie, la cavalerie commencèrent à passer, mais bientôt plusieurs des chevalets se rompirent et on fut obligé de remettre à l'ouvrage nos héroïques pontonniers et de les faire rentrer dans l'eau, qui était si froide qu'à chaque instant la glace brisée se reformait. Il fallait la rompre à coups de hache, se plonger dans l'eau et placer de nouveaux chevalets à une profondeur de sept à huit pieds.... Le vieil Eblé, qui ne cessait d'encourager ses hommes, plongea plusieurs fois sa vieillesse dans cette eau glacée que leur jeunesse supportait à peine. »

Mais bientôt les Russes, que nos soldats avaient trompés par de fausses démonstrations sur un autre point, connurent le véritable endroit choisi pour le passage de la rivière et accoururent par phalanges immenses. Ils avaient une armée sur chaque rive, et leur artillerie commença le 28 à faire pleuvoir une grêle de boulets sur les débris entassés de l'armée française.

« Je n'ai pas besoin de dire quelle confusion effroyable se produisit alors dans la foule accumulée avec une impatience délirante vers la double issue. La passion de parvenir aux ponts était telle qu'on avait bientôt fini par s'immobiliser les uns les autres. Les boulets de l'ennemi, tombant au milieu de cette masse compacte, y traçaient d'affreux sillons, et arrachaient des cris de terreur aux pauvres femmes, cantinières ou fugitives, qui étaient sur les voitures avec leurs enfants. On se serrait,

on se foulait, on montait sur ceux qui étaient trop faibles pour se soutenir, et on les écrasait sous ses pieds.

« De temps en temps des chevaux, devenus furieux, s'élançaient, ruait, écartaient la foule, et un moment se faisaient un peu de place en renversant quantité de malheureux. Mais bientôt la masse se reformait aussi épaisse, flottant et poussant des cris douloureux sous les boulets : spectacle atroce, bien fait pour rendre odieuse et à jamais exécration cette expédition insensée ! »

« L'excellent général Eblé, dont ce spectacle déchirait le cœur, voulut rétablir un peu d'ordre; mais ce fut en vain. Placé à la tête des ponts, il tâchait de parler à la foule, pour dégager au moins les plus rapprochés et leur faciliter le moyen de passer; mais ce n'était qu'à coup de baïonnette qu'on parvenait à se faire écouter, et qu'arrachant quelques victimes, femmes, enfants ou blessés, on réussissait à les amener jusqu'à l'entrée du pont. Cette espèce de résistance qu'on s'opposait ainsi les uns aux autres, par excès d'ardeur, fut cause qu'il ne s'écoula pas la moitié de ceux qui auraient pu profiter des ponts. Beaucoup, de guerre lasse, se jetaient dans l'eau; d'autres y étaient poussés par la foule, essayaient de traverser à la nage et se noyaient. D'autres, ayant cherché à passer sur la glace, la rompaient par leur poids, flottaient dessus quelque temps et étaient emportés au loin par le courant. Et cet horrible conflit, après avoir duré toute la journée, loin de diminuer, devenait plus horrible à chaque instant, jusqu'à la nuit.... »

« Singulier flux et reflux de la multitude épouvantée ! Tant que le canon avait grondé, tout le monde voulait passer, et, à force de vouloir, ne le pouvait plus. Quand avec la nuit vint le silence de l'artillerie, on ne songea plus qu'au danger de se trop presser, danger dont on avait fait dans la journée une cruelle expérience; on s'éloigna de la scène d'horreur que présentait le lieu du passage, afin, disait-on, de céder le pas aux plus impatients, de manière que la difficulté allait être maintenant de forcer ces malheureux à défilé avant l'incendie des ponts, qu'il fallait absolument détruire le lendemain, si on voulait gagner

un peu d'avance sur l'ennemi.

« Mais la première chose à faire était de débayer les avenues des deux ponts de la masse de chevaux et d'hommes morts, par le boulet ou par l'étouffement, de voitures brisées, d'embarras de toute espèce. C'était, suivant le langage des pontonniers, une sorte de tranchée à exécuter au milieu des cadavres et des débris de voitures. Le général Eblé, avec ses pontonniers, entreprit cette tâche aussi pénible que douloureuse. On ramassait les cadavres et on les jetait sur le côté, on traînait les voitures jusqu'au pont, et on les précipitait ensuite du tablier dans la rivière. Il restait néanmoins une masse de cadavres dont on n'avait pu délivrer les approches des deux ponts. Il fallait donc cheminer en passant sur ces corps, et au milieu de la chair et du sang.

« Le soir, de neuf heures à minuit, le maréchal Victor, avec son artillerie et son infanterie, traversa la Bérézina en se débattant à l'ennemi. Restaient plusieurs milliers de trainards débandés ou fugitifs qui avaient encore à passer, qui dans la journée le voulaient trop, et qui le soir venu ne le voulaient plus, ou du moins ne le voulaient que le lendemain.

« Napoléon ayant donné l'ordre de détruire les ponts dès la pointe du jour, fit dire au général Eblé d'employer tous les moyens de hâter le passage de ces malheureux. Le général Eblé se rendit lui-même à leurs bivouacs, accompagné de plusieurs officiers, et les conjura de traverser la rivière en leur affirmant qu'on allait détruire les ponts. Mais ce fut en vain. Couchés à terre, sur de la paille ou sur des branches d'arbres, autour de grands feux, dévorant quelques lambeaux de cheval, ils craignaient les uns la trop grande affluence, surtout pendant la nuit; les autres la perte d'un bivouac assuré pour un bivouac incertain. Or, avec le froid qu'il faisait, une nuit sans repos et sans feu, c'était la mort. Le général Eblé fit incendier plusieurs bivouacs pour réveiller ces obstinés, engourdis par le froid et la fatigue, mais ce fut sans succès. Il fallut donc voir s'écouler toute une nuit sans que l'existence des ponts, qui allait être si courte, fût utile à tant d'infortunés.



Ms. Rude 376

« Le lendemain 29 novembre, à la pointe du jour, le général Eblé avait reçu ordre de détruire les ponts dès sept heures du matin. Mais ce noble cœur, aussi humain qu'intrepide, ne pouvait s'y décider. Il avait fait disposer d'avance sous le tablier les matières incendiaires, pour qu'à la première apparition de l'ennemi on pût mettre le feu, et qu'en attendant les retardataires eussent le temps de passer. Ayant encore été debout cette nuit, qui était la sixième, tandis que ses pontonniers avaient dans chaque journée pris quelques instants de repos, il était là, s'efforçant d'accélérer le passage, et envoyant dire à ceux qui étaient en retard qu'il fallait se hâter. Mais, le jour venu, il n'y avait plus à les stimuler, et, convaincus trop tard, ils n'étaient que trop pressés. Toutefois on défilait, mais l'ennemi était sur les hauteurs vis-à-vis.

« Le général Eblé, qui, d'après les ordres du quartier-général, aurait dû avoir détruit les ponts à sept heures au plus tard, différa jusqu'à huit. A huit heures, des ordres réitérés, la vue de l'ennemi qui approchait, tout lui faisait un devoir de ne plus perdre un instant. Cependant, il était venu se plaquer lui-même à la culée des ponts, et retenait la main de ses pontonniers, voulant sauver encore quelques victimes. En ce moment, son âme si bonne, quoique si rude, souffrait cruellement.

« Enfin, ayant attendu jusqu'à près de neuf heures, l'ennemi arrivant à pas accélérés, et les ponts ne pouvant plus servir qu'aux Russes si on différait davantage, il se décida, le cœur navré, et en détournant les yeux de cette scène affreuse, à faire mettre le feu. Sur le champ des torrents de fumée et de flammes enveloppèrent les deux ponts, et les malheureux qui étaient dessus se précipitèrent pour n'être pas entraînés dans leur chute.

« Du sein de la foule qui n'avait point encore passé, un cri de désespoir s'éleva tout à coup; des pleurs, des gestes convulsifs s'apercevaient sur l'autre rive. Des blessés, de pauvres femmes tendaient les bras vers leurs compatriotes qui s'en allaient, forcés malgré eux de les abandonner! Les uns se jetaient dans l'eau; d'autres s'élançaient sur le pont en flammes; chacun enfin tentait un effort suprême pour échapper à une captivité qui équivalait à la mort.

« Mais les cosaques, accourant au galop et enfonçant leurs lances au milieu de cette foule, tuèrent d'abord quelques-uns de ces infortunés, recueillirent les autres, les poussèrent comme un troupeau vers l'armée russe, puis fondirent sur le butin. On ne sait si ce furent six, sept ou huit mille individus; hommes, femmes, enfants, militaires ou fugitifs, qui restèrent ainsi dans les mains des Russes.

« L'armée se retira profondément affectée de ce spectacle, et personne n'en fut plus affecté que le généreux et intrepide Eblé, qui, en dévouant sa vieillesse au salut de tous, pouvait se dire qu'il était le sauveur de tout ce qui n'avait pas péri ou déposé les armes... Mais ce grand service, la plupart des pontonniers qui avaient travaillé dans l'eau l'avaient déjà payé, ou allait le payer de leur vie, et le général Eblé lui-même avait contracté une maladie mortelle à laquelle il devait promptement succomber.

« Tel fut cet immortel événement de la Bérézina, l'un des plus tragiques de l'histoire. »

« Ce récit est terrible; celui de la déroute qui suivit le passage désastreux de la Bérézina n'est pas moins affreux. Ecoutez :

« Chaque jour venait accroître les souffrances de la marche. Le froid devint plus rigoureux, et le thermomètre descendit à 50 degrés Réaumur. La vie se serait interrompue même dans des corps sains, à plus forte raison dans des corps épuisés par la fatigue et les privations. Les chevaux étaient presque tous morts; quant aux hommes, ils tombaient par centaines sur les chemins. On marchait serré les uns contre les autres, en troupe armée ou désarmée, dans un silence de stupéfaction, dans une tristesse profonde, ne disant mot, ne regardant rien, se suivant les uns les autres.

« A mesure qu'on marchait, le froid agissait sur les plus faibles, leur ôtait d'abord la vue, puis l'ouïe, bientôt la connaissance, et puis, au moment d'expirer, la force de se mouvoir. Alors seulement ils tombaient sur la route, foulés aux pieds par ceux qui venaient après comme des cadavres inconnus. Les plus forts du jour étaient à leur tour les plus faibles du lendemain, et chaque journée emportait des nouvelles générations de victimes.

« Le soir, au bivouac, il en mourait par une autre cause: c'était l'action trop peu ménagée de la chaleur. Pressés de se réchauffer, la plupart se hâtaient de présenter à l'ardeur des flammes leurs extrémités glacées. La chaleur ayant pour effet ordinaire de décomposer rapidement les corps que le principe vital ne défend plus, la gangrène se mettait tout de suite aux pieds, aux mains, au visage même de ceux qu'une trop grande impatience de s'approcher du feu portait à s'y exposer sans précaution. Il n'y avait de sauvés que ceux qui, par une marche continue, par quelques aliments pris modérément, par quelques spiritueux ou boissons chaudes, entretenaient la circulation du sang, ou qui, ayant une extrémité paralysée, y rappelaient la vie en la frottant avec de la neige...

« Enfin, à force de marcher, de souffrir, de joncher la terre de ses morts, cette masse désolée, hâve, amaigrie, couverte de haillons, portant par dessus ses uniformes les plus singuliers vêtements imaginables, des fourrures d'hommes et de femmes prises à Moscou, des soieries salies et brûlées, des couvertures de cheval, tous les objets, en un mot, qu'elle avait pu s'approprier, cette masse arriva le 9 décembre aux portes de Wilna. Ce fut, pour ces cœurs qui paraissaient désormais insensibles à toute impression, l'occasion d'un dernier sentiment de joie. Wilna! Wilna!... »

M. Thiers entre ensuite dans l'examen douloureux des pertes subies dans cette retraite désastreuse.

« Ce nécrologe de l'armée, dit-il, est déchirant, mais il faut que les grands hommes et les nations sachent ce que coûtent les folles entreprises, et ce que coûta celle-ci, certainement l'une des plus insensées et des plus meurtrières que jamais on ait tentées. On a souvent essayé d'évaluer les pertes de la France et de ses alliés dans l'expédition de Russie, compte effroyable et impossible! Toutefois on peut approcher de la vérité sans y atteindre. »

Suivant les calculs de M. Thiers, l'armée totale s'élevait au départ à 648 mille hommes et 150 mille chevaux; 553 mille seulement passèrent le Niémen. L'historien ajoute :

« Il n'y a aucune exagération à dire que 500 mille hommes environ moururent par le feu, par la misère ou par le froid. Quelle part les Français avaient-ils dans cette horrible hécatombe? Les flatteurs de Napoléon dans tous les temps, car il en a eu régnant et détrôné, vivant et mort, les flatteurs ont voulu nous consoler en disant que les alliés de la France avaient dans ce sacrifice de trois cent mille hommes une plus large part que nous; fausseté matérielle, car nous avions plus des deux tiers de ce lot affreux. Mais repoussons cette indigne consolation, et tenons pour Français tout allié mort avec nous!

« Ce triste compte établi, que dire de l'entreprise elle-même? Quel jugement porter que n'ait prononcé d'avance le bon sens des nations?

« Quant à l'entreprise, rien ou presque rien ne pouvait la faire réussir. L'infailibilité même de la conduite n'en aurait pas corrigé le vice essentiel. Avec les fautes qui furent commises, et qui pour la plupart découlaient du principe lui-même de l'entreprise, le succès était encore plus impossible...

« Selon nous, il faut voir dans ces tragiques événements non pas tel ou tel manquement dans la manière d'opérer, mais la grande faute d'être allé en Russie, et dans cette faute une plus grande, celle d'avoir voulu tout tenter sur le monde contre le droit, contre les affections des peuples, sans respect des sentiments de ceux qu'il fallait vaincre, en un mot l'égarement du génie, n'écoulant plus ni frein, ni contradiction, ni résistance, l'égarement du génie aveuglé par le despotisme. Pour être vrai, pour être utile, il ne faut pas rabaisser Napoléon, car c'est abaisser la nature humaine que d'abaisser le génie; il faut le juger, le montrer à l'univers, avec les véritables causes de ses erreurs, le donner en enseignement aux nations, aux chefs d'empire, aux chefs d'armée, en faisant voir ce que devient le génie livré à lui-même, le génie entraîné, égaré par la toute-puissance. Il ne faut pas vouloir tirer un autre enseignement de cette épouvantable catastrophe. Il faut laisser à celui qui se trompe si désastreusement sa grandeur, qui ajoute à la grandeur de la leçon, et qui pour les victimes laisse au moins le dédommagement de la gloire! »